

Néanmoins, il serait imprudent de nier que l'homme possède un pouvoir réactionnel suffisant pour assurer ses besoins et satisfaire à sa vie propre et à la vie de son espèce. Si c'est l'expérience qui lui a appris que pour lui-même, dans l'intérêt de sa famille et de ceux qu'il aime, dans l'intérêt de la société et de la nation dont il fait partie, il est bon de se conduire de telle façon pour retirer tel et tel avantage et éviter tel et tel désagrément; si c'est l'expérience acquise, — à ses dépens parfois, — qui lui a fourni la notion du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste, il n'en est pas moins vrai qu'il possède cette notion. Mais cette notion du bien et du mal est toute relative; elle est dominée par l'égoïsme sous toutes ses formes, — et l'on sait si l'égoïsme en revêt beaucoup, — et n'est séparable ni de l'expérience ni de l'intelligence. Au fond, elle est tout ce que nous connaissons de la *conscience morale*. Il est nécessaire à la vie matérielle et morale de chacun de nous de savoir apprécier les actes; cette faculté d'appréciation, notre organisation cérébrale nous la donne et de là résulte pour nous ce que l'on appelle la liberté des actes, la volonté. Mais, encore une fois, la volonté n'est qu'une modalité de l'intelligence qui, par la compréhension qu'elle donne du plaisir ou de la peine, de l'utilité ou de la nocivité des actes, les doit diriger de préférence dans un sens ou dans l'autre. On ne veut pas parce qu'on veut, on veut parce que l'on a un motif de vouloir. « Avec ses moyens d'appréciation limités, dit Corre, l'homme a compris de bonne heure la nécessité de lois conventionnelles. Il a créé la morale pour les individus, le droit pour les collectivités, et ce qu'il a établi avec sa liberté réduite, il peut l'observer avec cette même liberté toute proportionnelle. Le bien-faire existe donc à côté du mal-faire, le crime ou le délit à côté de l'honnêteté. »

Ce préambule, nécessaire pour bien saisir la valeur de la psycho-physiologie générale, m'amène tout naturellement à esquisser les *éléments* de la cérébralité du criminel.

On admet assez généralement, avec Lombroso, que la *sensibilité générale* est amoindrie chez les criminels, qui, de plus, d'après Benedikt, seraient doués de dysvulnérabilité (?).

Féré (1) a constaté avec l'esthésiomètre de Bloch que chez la

(1) Féré, *Soc. de Biologie*, 12 novembre 1892.

plupart des épileptiques, des hystériques et des dégénérés il existe une diminution de la sensibilité cutanée. S'il est vrai que les criminels soient des *dégénérés*, on s'explique la diminution de la sensibilité et le ralentissement de l'acte réflexe que certains auteurs auraient constatés chez eux. De là sortiraient aussi leur apathie et leur paresse assez communes.

Chez eux aussi, les *sensibilités spéciales* seraient pauvres. C'est ainsi qu'ils auraient le tact obtus (Ramlot et Warnots); l'acuité visuelle faible avec troubles oculaires divers, (amblyopie, daltonisme, scotomes périphériques, hémioptie partielle, verticale, hétéronyme, etc.) d'après les recherches de Bono, Holmogren, Ottolenghi, Marro, Biliakow, Ramlot et Warnots; l'ouïe moins fine (Biliakow, Gradenigo). On a même dit, en se fondant sur l'habitude plus générale de priser et de boire des liqueurs fortes parmi les criminels de profession, que ceux-ci avaient l'olfaction et la gustation, le flair et le goût moins développés (!). Par contre, la sensibilité de cette classe à l'action de l'aimant et à celle des météores (Lombroso) serait plus vive (??).

Lombroso, à l'aide du « phlétysmographe », aurait constaté que l'impression était ralentie chez les criminels, et Hipp, avec son « psychomètre », essayant de mesurer la pensée, en mesurant la vitesse des perceptions, aurait remarqué, de son côté, la lenteur de l'idéation dans la même catégorie de sujets. Enfin, l'acuité du sens musculaire serait diminuée 38 fois 0/0 (Ramlot et Warnots), et le mancinisme et l'ambidextrie accrus (??). Baer a contesté formellement l'existence plus fréquente des gauchers et des ambidextres chez les détenus de la prison de Ploetzensee. Sur 1.004 détenus, il y avait 11 gauchers (1,06 0/0) et 5 0/0 d'ambidextres, même proportion que chez la population libre. Lombroso signale encore la perturbation du réflexe rotulien, qui serait plus souvent amoindri qu'exagéré, ce qui ne cadre guère, pour le dire en passant, avec l'impressionnabilité plus grande à l'électricité et aux météores signalée par le même auteur, et l'amoindrissement de l'activité vasomotrice. Les délinquants, dit-on, ne rougissent plus, mais chez combien de gens des basses classes de la société, réputés honnêtes, ne retrouverait-on pas cette même absence de pudeur et de honte!

D'autre part, H. Joly (4) qui a fait une enquête à l'Infirmerie centrale de la Santé, rapporte que les criminels sont beaucoup moins courageux devant la douleur que les malheureux qu'on opère dans les hôpitaux. Le criminel ne serait donc pas si insensible qu'on l'a prétendu. Baer comme Joly, Næcke comme Laurent, ont constaté que la plupart des criminels sont lâches et peureux. Baer, Laurent, Héger, etc., s'accordent pour repousser l'opinion de Lombroso et Benedikt en ce qui concerne la dysvulnérabilité et la prétendue analgésie des criminels.

Bref, je n'insiste pas sur ces altérations de la sensibilité générale et des sens spéciaux que l'on a accordées aux criminels, car elles auraient besoin d'être mieux démontrées; mais si ces imperfections de la sensibilité en ses diverses formes étaient prouvées, comme l'impression sensitive et la condition première, initiale des sensations, des mémoires et des jugements, on conçoit déjà que dans le cerveau du criminel les manifestations intellectuelles se dérouleront sous une forme qui différera fatalement de celle qu'elles prennent dans la tête d'un honnête homme, qui sent, perçoit, et nécessairement juge et se décide autrement. Cela se comprendra encore mieux quand j'aurai dit que 55 0/0 des dyschromatiques, d'après Schmitz, sont sujets à des maladies nerveuses graves (épilepsie, chorée, etc.).

J'aborde maintenant la question des *sentiments*.

Les sentiments, a-t-on pu dire, sont comme des besoins cérébraux. Ils se décomposent en impressions d'ordres divers, que l'activité cérébrale perçoit et élabore suivant certaines tendances inhérentes à chaque personne. Ces tendances, c'est ce que l'on appelle les *penchants*, dont le groupement dans un individu constitue le *caractère*. Celui-ci est la conséquence d'associations cérébrales habituelles qui déterminent une réaction excito-motrice en concordance avec les penchants. Il marque l'individu d'un cachet spécial et propre.

Un homme éprouve le besoin de voir souffrir, et ce besoin est chez lui habituel; cette tendance se traduit par des actes particuliers: il prendra plaisir, — car toute satisfaction d'un besoin entraîne une émotion agréable et le contraire une émotion pénible, — à torturer les animaux ou... ses semblables, et en

H. Joly, *La France criminelle*, 15 juillet 1888.

l'espèce, la torture physique n'est pas toujours la plus à redouter. On dira de cet homme qu'il a le sentiment de la cruauté, le caractère méchant, l'instinct sanguinaire. Un autre a le besoin d'aimer et d'être aimé: ce besoin reste limité à la grossière satisfaction chez l'un et s'élève chez l'autre au noble sentiment de l'amour, de l'abnégation, du dévouement, du sacrifice... Ailleurs, c'est le sentiment de l'orgueil, de la fierté de la réputation, de l'honneur, etc., qui domine l'homme. Il y a donc des sentiments de plusieurs ordres. Les uns rapportent tout à la satisfaction brutale des désirs de l'individu (sentiments égoïstes); les autres tiennent compte des besoins des autres membres de la famille et de la société (sentiments altruistes). Les premiers sont l'apanage presque exclusif des peuples sauvages et des individus grossiers et mal élevés, le lot de l'enfant qui commence par tout limiter à sa petite personne et par présenter les sentiments d'un petit tyran; les sentiments généreux et altruistes ne se dessinent nettement que dans les nations parvenues à une haute culture intellectuelle, et encore combien souvent l'âpre lutte pour la vie n'étouffe-t-elle pas les sentiments dans le cœur de l'homme le plus civilisé!

Eh bien, dans les races les plus civilisées, certains sujets restent en retard ou retournent en arrière par suite de besoins personnels, impétueux et pressants; ils conservent les instincts égoïstes de l'état primitif et n'éprouvent jamais l'heureuse influence du milieu social et de l'éducation. Ce sont des inadaptés. C'est parmi eux que se recrute l'armée du crime...

Le criminel a conservé quelque chose de la bête malfaisante; il oppose au fond d'égoïsme tempéré qui règne un peu dans chaque âme humaine, un ensemble de sentiments égoïstes sans freins ni bornes, qui le poussent à une lutte incessante contre la société, ses mœurs et ses lois. Le malfaiteur a pour essence même d'aimer tout ce qui fait plaisir ou flatte son être matériel, tout ce qui accroît ses jouissances matérielles du moment. « Il est paresseux, car le travail fatigue; il aime le vin et le jeu, qui stimulent ses appétits grossiers et lui donnent l'occasion ou le moyen de les satisfaire, il se complait dans la grosse débauche avec la femme facile et prête à tout. » — On ne saurait s'étonner après cela que les statistiques judiciaires accusent comme point

de départ du plus grand nombre d'actes criminels, tous les sentiments d'un bas et grossier égoïsme, la cupidité (homicide, assassinat), l'amour du gain et du luxe (vol, faux, escroquerie, prostitution) ou les sentiments anti-altruistes les plus dangereux (jalousie engendrant la haine des favorisés de la fortune, le dédain de la vie humaine dans laquelle on trouve le germe de l'anarchie); — (attentat aux mœurs, viol, infanticide), la gourmandise et la glotonnerie (vol, etc.), la vengeance (meurtre, assassinat), etc.

Voler et tuer pour satisfaire des appétits aussi dérégés, aussi impérieux que pervers, voilà bien l'un des côtés de la criminalité. Il est si doux de ne rien faire et... de mener joyeuse vie.

Mais ce ne sont pas les seuls sentiments qui guident le criminel.

Écoutons ce que dit à ce sujet Lauvergne (1). « Un forçat, enfermé dans la geôle avec un de ses compagnons de baigne, lui dit un soir en s'étendant sur la couche de paille : « Comme tu ronfles, bon Dieu ! Ne pourrais-tu t'empêcher de ronfler et me laisser dormir ? Si cela t'arrive encore, je te tue. » Et cela arriva une heure après et pour si peu, un homme reçut la mort. »

En 1889, à Lille, une petite bonne empoisonnait les deux enfants de ses maîtres avec le phosphore d'un paquet d'allumettes pour avoir le « plaisir » de sortir et de se distraire, en allant chez le médecin et chez le pharmacien. N'est-ce pas là le besoin futile, impatient, impondéré qui pousse l'aliéné, le sauvage et l'enfant aux actes les plus insensés ? Ce défaut de proportionnalité entre le mobile et l'acte coupable ne peut qu'être le fait d'une cérébralité faussée, peut-être aussi d'une insensibilité physique et morale qui éteint toute pitié.

L'assassin est un *vaniteux* doublé d'un *lâche*... Le crime se commet la nuit, pendant le sommeil de la victime, ou en plein jour contre une personne inoffensive, sans armes, qui a le dos tourné, souvent contre un vieillard, une femme, un être incapable de se défendre ; il est perpétré par guet-apens et sans aucun risque pour le malfaiteur lui-même... « Menesclou attire

(1) Lauvergne, *Les Forçats considérés sous le rapport physiologique, moral et intellectuel, observés au bagne de Brest*, 1841.

doucement chez lui une petite fille de quatre ans, la viole, l'étouffe et la découpe en morceaux. Ternon étrangle et écrase un petit garçon de trois ans après l'avoir souillé en compagnie de son camarade de débauche Castex... »

Dumollard entraîne dans les bois, les endroits déserts de la route de Montluel à Ambérieu, les servantes qu'il promet de placer et là les assomme et les dépouille. Lemaire opère la nuit avec sa bande ; dans le jour il fait la reconnaissance des lieux et la nuit il pénètre sans coup férir dans le logis de pauvres cultivateurs qu'il égorge dans leur sommeil pour dévaliser la maison ensuite.

Baillet (1891) s'enfonce la nuit, avec son complice Dutilleul qui lui a préparé les voies et fait le guet, dans la maison d'une vieille femme ou d'un pauvre vieillard curé de campagne, les assomme traitreusement dans l'obscurité, s'emplit le ventre des restes d'un repas et de vin qu'il va chercher à la cave et se retire après avoir emporté l'argent.

Bref, ces histoires successives, c'est l'histoire de la plupart des assassins.

Cruel, le malfaiteur n'est pas moins lâche. Il tremble à l'idée du châtement ; il a peur de mourir. C'est ce qui explique que messieurs les décapités aient une peur si grande de l'amphithéâtre de dissection ; c'est ce qui permet de comprendre que le coquin ne se suicide point, et que le *suicide soit rare* dans le monde des malfaiteurs d'habitude et d'instinct. Et l'exception présentée par des criminels de haute volée et d'énergique volonté ne fait que confirmer la règle.

Le suicide en effet, — qu'on nous permette ici une parenthèse, — n'est pas une lâcheté, comme se plaisent trop à le répéter des bourgeois aussi satisfaits que pédants. Se tuer de sang-froid et sans pose, exige une certaine vigueur de caractère. Ce qui ne veut pas dire que le suicide banal, comme l'a fait remarquer Corre, ne se rapproche point du crime. L'un et l'autre peuvent résulter d'actes impulsifs qui se relient à des déficiences cérébrales analogues. L'un et l'autre peuvent aussi résulter d'idées monomanes et délirantes, et par là ont une certaine parenté avec la folie.

Les mêmes faits expliquent la lâcheté ordinaire de l'assassin

devant l'échafaud. — Corre, dans sa statistique (1), rapporte que dix-huit assassins seulement sur soixante-quatre sont morts courageusement.

Au point de vue de ce que l'on appelle le *spirituel*, que sont les malfaiteurs? La plupart sont, ou bien des mystiques, des religieux pratiquants, ou bien des indifférents, mais presque tous les bandits vulgaires, — et c'est le plus grand nombre, — sont superstitieux, ce qui, en somme, est encore être religieux...

On s'est demandé si le criminel a des *remords*?

Le remords, comme on l'a bien dit, suppose une notion exacte du juste et de l'injuste, selon une morale apprise par l'éducation. Or, dans l'évolution des sentiments moraux, celui de la probité et de la justice suppose l'existence de la bienveillance, sinon de la pitié. Dès lors, comment retrouverait-on chez les criminels de profession, « ces imbéciles de l'intelligence et du sentiment » comme on les a heureusement qualifiés, le sentiment de la justice? Sourd à tout sentiment altruiste, le criminel, âme basse, grossière et vile, n'a point de remords. C'est ce dont on peut s'assurer en parcourant les prisons et les bagnes, et l'exception, rare il faut le dire, confirme la règle, que viendrait encore prouver, si cela était nécessaire, l'incorrigibilité des récidivistes.

Ce qu'on rencontre parmi les prisonniers, c'est le *faux remords*, qui ne se manifeste qu'avec la punition et disparaît au moment où le condamné recouvre la liberté.

Mobile à l'extrême dans ses sentiments et ses idées, le criminel est *imprévoyant* au dernier degré. Le proverbe ne dit-il pas, non sans raison, généreux comme un voleur! C'est une conséquence de la vanité excessive et de l'imprévoyance des malfaiteurs.

Les criminels sont *paresseux*. Ce vice dérive de leur sensibilité obtuse, dit-on, et de leur inertie... « Le crime comme la prostitution s'alimente par l'oisiveté », cette mère de tous les vices.

Tout sentiment de générosité et de pitié ne paraît cependant pas toujours banni du cœur des criminels. Chacun connaît l'histoire du forçat Petit: « Evadé du bagne de Toulon, il venait,

(1) Corre, *Les Criminels*, p. 208-214.

très correct d'allures, d'entrer dans un magasin pour y voler; apercevant une femme en pleurs, il s'informe poliment du motif de son chagrin, apprend qu'elle est menacée d'une saisie faute d'être en mesure de payer son loyer, console l'affligée et s'offre à intercéder pour elle, court chez le propriétaire impitoyable, le tue, brise son secrétaire et porte son argent à sa protégée de rencontre, qui le comble de remerciements et de bénédictions, comme un sauveur inespéré! »



FIG. 86.

Les Beaux-Arts dans les Prisons. Œuvre d'un souteneur (E. Laurent).

Toutefois, il faut peut-être moins voir dans ce fait le résultat d'un sentiment de pitié que la conséquence même d'une bizarrerie de caractère peu commune et en rapport direct avec un certain degré de déséquilibre cérébrale.

Dans tous les cas, si les criminels ont une certaine connaissance du juste et de l'injuste, ils n'ont ni le degré de sentimentalité altruiste voulu, ni le degré de jugement nécessaire pour refouler leurs appétits dérégés et malsains dans un intérêt personnel éventuel et dans l'intérêt des autres. L'égoïsme, dans

toute sa force brutale, domine leurs sentiments, et le « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais point qu'il fût fait à toi-même » n'a aucune prise sur leur façon de penser. Constamment le jouet de ses mauvaises passions, à la merci de ses sentiments affectifs, le criminel est avant tout l'homme du moment : l'avenir l'inquiète peu, il ne le voit pas.

.....



FIG. 87.

Les Beaux-Arts dans les Prisons. Nympe de Belleville se balançant dans un hamac. Œuvre d'un souteneur (E. Laurent).

Après avoir parcouru une partie de la gamme des sentiments, si nous nous demandons ce qu'est l'intelligence habituelle chez les délinquants, la réponse peut être prévue d'avance. Malgré les finesses et les roueries qu'on leur prête trop volontiers, ils sont en général d'une bêtise peu croyable; ils ressemblent presque tous à l'autruche, comme le dit Macé, qui, la tête cachée sous une feuille, s'imagine qu'on ne la voit pas parce qu'elle ne voit point.

Ils ont généralement une cérébralité très restreinte; ce sont des apathiques d'esprit... Ils sont portés à l'imitation, mais sous l'influence d'idées de vanité et d'orgueil... Ils font preuve de spontanéité et d'esprit d'initiative, de calcul, et parfois d'invention, mais sous l'action impulsive d'un sentiment qui chatouille agréablement la satisfaction d'un besoin grossier ou



FIG. 88.

Les Beaux-Arts dans les Prisons. Une « rôdeuse » garnie d'ailes faisant un entre-chat. Œuvre d'un souteneur (E. Laurent).

banal... Ils sont peu curieux, mais surtout indifférents et dédaigneux... Ils n'ont aucun sentiment de l'art, et si les jeunes vauriens sont parfois « malins comme des singes », reproduisant avec aisance les scènes risibles ou immondes, la très grande majorité des criminels n'est ni lettrée ni intelligente. Leur argot ne dénote pas des idées bien étendues et leur paraphe n'indique qu'une grossière vanité... Leur amour du tatouage, du tatouage